

ALEXANDRA DAVID-NÉEL

La femme aux semelles de vent

Au cœur de l'hiver 1924, habillée de guenilles, d'un pas qu'on imagine lent et fatigué, un petit bout de femme de 1,56 m approche de Lhasa après huit mois passés à combattre le froid et la faim. Il lui a fallu courage et détermination pour éviter les bandits, traverser des déserts et franchir des cols enneigés perdus dans les nuages. Cette femme de 56 ans, accompagnée d'un jeune Indien, Aphur Yongden, s'appelle Alexandra David-Néel.

Louise Eugénie Alexandrine Marie David naît le 24 octobre 1868, à Saint-Mandé, en bordure du bois de Vincennes. Elle est la fille unique de Louis David, huguenot, instituteur, journaliste, militant républicain, et d'Alexandrine Borghmans, belge, catholique dévote, aux racines scandinaves et sibériennes. Ils se sont connus alors que Louis s'était exilé en Belgique après le couronnement de Napoléon III. Il a 56 ans, elle en a 36. Ils retournent à Paris en 1859.

Alexandra a deux ans et demi lorsque son père l'emène au Mur des fédérés, au Père-Lachaise, pour qu'elle n'oublie pas la férocité des hommes. De là est né son peu de considération pour l'humanité : « Ce misérable troupeau d'êtres, occupés à se tourmenter les uns les autres. » À 5 ans, retour à Bruxelles où elle suit des cours de piano et de chant. Durant toute son enfance et son adolescence, elle va ainsi acquérir des connaissances et développer sa personnalité. À 6 ans, elle dévore les romans de Jules Verne et rêve de voyages en feuilletant les atlas.

Adolescente, elle s'impose des jeûnes et même des sévices corporels qu'elle a découverts dans les biographies de saints ascètes. Elle multiplie les fugues en Angleterre, aux Pays-Bas, en Italie, pour échapper à une ambiance familiale lourde entre deux parents qui ne s'aiment guère. Elle découvre les idées anarchistes de l'époque avec un ami de son père, le géographe Élisée Reclus. Elle collabore à *La Fronde*, premier journal féministe du monde. Alors qu'elle considère que la priorité est l'émancipation économique des femmes, son entourage milite pour le droit de vote. Cette divergence l'amène à prendre du recul avec ces « oiseaux aimables au précieux plumage. » Dès sa majorité, Alexandra entre en maçonnerie, se convertit au bouddhisme et, dans la foulée, apprend le tibétain et le sanscrit avec une ferveur qui fait dire à son père : « Ma fille a la peau blanche, mais son âme est jaune ! »

Alexandra David-Néel
au Tibet, en octobre 1939
(Photo : Getty Images)



Pour venir en aide à ses parents en difficultés financières, elle entame une carrière de soprano grâce à un premier prix de chant théâtral français qu'elle avait obtenu au Conservatoire royal de Bruxelles. Elle interprète Carmen, Mireille et bien d'autres, sur des scènes lointaines comme Athènes et Hanoï.

En 1900, à Tunis, elle rencontre un cousin éloigné, ingénieur en chef des Chemins de fer tunisiens, Philippe Néel de Saint-Sauveur, qu'elle épouse le 4 août 1904. Alexandra David-Néel a déjà « beaucoup vécu », pourtant, sa vie, celle que le grand public connaît, ne commence qu'en août 1911, quand, à 43 ans, elle part seule pour un voyage d'études en Inde. C'est juré, elle sera de retour 18 mois plus tard. En fait, le couple ne sera de nouveau brièvement réuni que 14 ans plus tard, en 1925. Malgré leurs nombreuses et longues séparations, ces deux êtres aux caractères incompatibles, rendant une vie commune impossible, s'estiment et ne divorceront jamais. Ils entretiendront une correspondance suivie jusqu'à la mort de Philippe, en 1941. Quatre cents de ces lettres, certaines de 25 pages, d'une calligraphie impeccable, écrites d'un seul jet, sans ratures nous sont parvenues. Alexandra lui aurait demandé de les conserver pour s'en servir de journal de bord pour la rédaction de ses futurs ouvrages.

En Inde, elle fait la connaissance d'Aphur Yongden, un garçon de 15 ans, qui l'accompagnera partout et dont, en 1929, elle fera son fils adoptif. Ils s'établissent au Sikkim, dans une caverne perdue dans les nuages à plus de 4 000 m, qui leur sert d'ermitage. Après diverses aventures et rencontres dont celle du 13^e dalai-lama, alors en exil, elle se rend au monastère de Lachen. Pendant quatre ans, elle y suit un enseignement strict et apprend à maîtriser le *toumo*, pratique qui permet d'augmenter la chaleur de son corps pour résister au froid. Ainsi, certaines nuits d'hiver, elle parvient à faire sécher par sa seule chaleur corporelle interne une couverture trempée dans l'eau froide et renouvelle 4 fois l'opération. Son maître spirituel, Lachen Gomchen Rinpoché, lui donne le nom de Yéshé Tomé (Lampe de la sagesse), un véritable sésame auprès des autorités bouddhistes partout en Asie.

À Shigatsé, ville au sud du Tibet, le panchen-lama la fait lama et docteur en bouddhisme tibétain. Ses pérégrinations la conduisent ensuite en Inde, en Birmanie, au Népal, au Japon, en Corée et en Chine où, avec l'aide de son fidèle Yongden, elle traduit la Prajñāpāramitā (Perfection de la sagesse), important ensemble de textes sacrés du bouddhisme mahāyāna.

Les mois passent et nous retrouvons Alexandra, vêtue de hardes, sur la route de Lhassa. Ses bottes lui servent d'oreiller quand elle dort dans des anfractuosités de rocher. Elle n'a pour tout bagage qu'une marmite et un soufflet, indispensable pour allumer le feu de bouses de yaks. Pas d'appareil photo ni de matériel de relevé qui la trahiraient, juste une boussole, un pistolet et de l'argent pour acquitter une éventuelle rançon. Malgré les conditions extrêmes, elle ne cesse d'écrire. Le papier étant rare, elle adopte une écriture minuscule pour gagner le maximum de place ; de même, elle économise l'encre en l'additionnant de neige ce qui lui donne une teinte mauve pâle. Elle séjourne deux mois dans la ville sainte, toujours vêtue comme une mendiante. Malgré ses précautions et son aspect peu ragoûtant, avec son visage badigeonné de suie et ses nattes en poil de yak, elle est démasquée à cause de sa trop grande propreté (elle se lave quotidiennement !) Elle s'enfuit avant d'être arrêtée et le 10 mai 1925, elle débarque au Havre.



1

Elle fait la une des journaux et acquiert une notoriété planétaire.

Son odyssée entre terre et ciel aura été la pire et la meilleure des choses. Dans une lettre adressée à son mari, elle confie : « Mon succès est complet, mais on m'offrirait un million pour recommencer l'aventure dans les mêmes conditions, je crois bien que je refuserais. » Plus tard elle confiera : « Je tiens pour les moments les plus heureux, les jours que j'ai vécus par monts et par vaux, au merveilleux pays des neiges, avec mon misérable baluchon sur le dos. » Peu après son retour, elle entame l'écriture du récit de ses aventures qui sera publié sous le titre *Voyage d'une Parisienne à Lhasa*, à New York, puis à Paris. Ce best-seller, qui inspirera Jack Kerouac et Allen Ginsberg, fait d'Alexandra David-Néel la grand-mère indigne des beatniks. Elle travaille « tout le temps, au point d'en perdre la vue pendant une semaine », raconte Marie-Madeleine Peyronnet qui partagea les dernières années de sa vie. Malgré cet incident, on ne la verra jamais porter de lunettes.

En 1928, elle s'installe à Digne-les-Bains, dans une petite maison ensoleillée et isolée à laquelle elle donne le nom de *Samten-Dzong* (Forteresse de la méditation). Dans son grand jardin de 1,5 ha, elle cultive des légumes et des roses. Quatre ans plus tard, elle agrandit la maison en ajoutant une tour centrale et un toit-terrasse qui donnent une allure himalayenne à ce qui sera le premier ermitage et sanctuaire lamaïste hexagonal. Elle y écrit des livres entre ses tournées de conférences en France et en Europe.

En 1937, à 69 ans, son besoin de découvertes, d'aventures et de voyages la taraudant,

elle repart pour la Chine par le Transsibérien, toujours avec son fils adoptif. Elle qui voulait étudier le taoïsme ancien se trouve plongée dans la guerre sino-japonaise. En 1941, alors qu'elle est au Tibet, elle apprend la mort de son mari qui fut, dira-t-elle, son seul ami. Elle rentre en France en juillet 1946. Le 7 octobre 1955, Yongden

décède brusquement. Dévastée par cette disparition, elle part vivre à Monaco, chez une amie qui dactylographie ses manuscrits.

En juin 1959, elle est à Aix-en-Provence et recherche une nouvelle secrétaire. On lui présente Marie-Madeleine Peyronnet, une jeune pied-noir de 29 ans qui, pour ce rendez-vous, porte une petite jupe et des bas de soie blancs. « On avait du goût pour s'habiller alors qu'aujourd'hui on va à l'opéra en jean », raconte-t-elle. Alexandra, lui explique « avoir besoin de quelqu'un pour ranger sa bibliothèque », mais insensible à sa mise, lui précise : « Plus vous serez sale, mieux ça sera. » Et elle enchaîne : « Votre religion ? Catholique ? Surtout ne changez rien ».

Leur entretien durera quatre heures et pour convaincre la jeune femme, Alexandra se fera pathétique : « Ne me quittez pas. Je vais mourir d'un instant à l'autre, dans deux heures peut-être. » Marie-Madeleine, qui a toujours été amoureuse de l'intelligence (« Je regarde la tête, pas les fesses ») et ne veut surtout pas d'une vie banale, allait être servie.

Quand elle arrive à Samten-Dzong, elle pense n'y rester que trois mois ; 60 ans plus tard, elle y vit encore. Elle restera avec l'exploratrice pendant dix ans, jusqu'à son décès, « veillant sur elle comme une fille sur sa mère et parfois comme une mère sur son enfant insupportable ; mais aussi parfois comme un disciple au service de son gourou », rapporte le philosophe Jacques Brosse.

Alexandra lui avait vanté sa « très belle maison », mais sans rien dire du capharnaüm et de la saleté régnant à l'intérieur. Partout des objets rapportés de ses voyages, masques inquiétants, thangkas (peintures bouddhistes) ou tormas (gâteaux sacrificiels). Et puis il y a les documents, les notes et des milliers de livres, dont 500 rapports du Tibet, faits de feuillets indépendants insérés entre deux planchettes et enveloppés dans un carré d'étoffe. Les quatorze bibliothèques sont insuffisantes : « Pour rejoindre ma chambre je dois escalader des cartons, des meubles. Il n'y a pas trois centimètres cubes perdus. »

1 Le palais du Potola à Lhasa, en 1924 (Photo : Getty Images)

2 La chambre d'Alexandra David-Néel à Samten-Dzong, en 2019 (Photo : François-Xavier Emery)

3 Samten-Dzong, en 2019 (Photo : Georgette Gouge)



2

Toute une faune de cafards et d'araignées

prospère. C'est aussi le royaume des souris qu'on ne doit, bien sûr, pas tuer : « Elles viennent gentiment sur mes genoux pendant que j'écris », s'émerveille la maîtresse des lieux qui, lorsqu'elles sont trop nombreuses, les attrape par la queue et les relâche chez les voisins. Devant un tel spectacle, Marie-Madeleine ne peut retenir ses larmes. « Je suis un puits artésien, je n'arrête pas de pleurer. »

Au bout de trois jours, elle se dit : « Ou tu t'adaptes, ou tu fous le camp. Alors, je me suis adaptée. » Un jean et un vieux pull deviennent ses vêtements de travail, car, dans cet environnement, le balai ne passe jamais. Alexandra lui avait interdit de nettoyer son bureau, en précisant même : « Ne fais pas joujou avec le ménage, c'est une chose absolument inutile. » Mais Marie-Madeleine est dotée, elle aussi, d'un solide caractère, ce qui n'est pas pour déplaire à l'exploratrice et explique, en partie, qu'elle soit restée auprès d'Alexandra : « Ma mère disait, il faut choisir une voie noble et haute et aller jusqu'au bout, même si c'est la guillotine. C'est pourquoi je suis restée. Je suis un exemple de fidélité. » Un soir, peu après son arrivée, Alexandra l'appelle : « Il y a une tortue dans le hall ». Vérification faite, ce n'était qu'un bas qui, en tombant, avait pris la forme de ce reptile ; tête, queue, pattes, impeccable carapace, rien n'y manquait. Marie-Madeleine y gagne le surnom affectueux de Tortue.



3



Extravagante, capricieuse, injuste, égocentrique, d'une exigence folle, avec la volonté de tout contrôler,

Alexandra est un bourreau de travail et entend que Marie-Madeleine le soit aussi. Elle ne conçoit pas la vie sans écrire et chaque moment volé à l'écriture lui semble avoir été perdu. Aussi écrit-elle sur les supports les plus divers, y compris des rouleaux dont certains peuvent mesurer jusqu'à 1,70 m. Elle ne peut faire une promenade sans prendre des notes et elle ne se couche jamais sans avoir fait un peu de « travail constructif », ne serait-ce qu'écrire une phrase voire une ligne. La veille de sa mort, elle se plaint d'avoir été « paresseuse ». Marie-Madeleine apprend à taper à la machine, mais Alexandra continue d'écrire à la main. À la fin de sa vie, les mains rongées par les rhumatismes, elle ne peut plus que dicter ses textes.

Elle travaille sans jamais se préoccuper de l'heure, ce qui implique une absence totale d'horaire pour dormir ou manger : « Le jour, la nuit, qu'est-ce que ça veut dire ? Ce ne sont que des mots. » Ce qui ne l'empêche pas de toujours trouver les journées trop courtes. « Nous pouvions déjeuner à midi, 14 heures, 16 heures, voire 19 heures. Si elle avait une idée, elle me réveillait en pleine nuit. Quand à 2 ou 3 heures du matin Marie-Madeleine lui disait : « Je suis fatiguée », elle s'entendait répondre : « Tu ne l'es pas, puisque tu parles ! » Sur son bureau, une tache d'encre, due à un sandwich tombé sur l'encrier, témoigne du peu de cas qu'elle faisait des repas. « S'arrêter pour manger, vous n'y pensez pas ! » Résultat, « j'ai perdu 25 kg », raconte Marie-Madeleine.

Le récit qu'elle fait du centième anniversaire de l'aventurière est édifiant. Avertie de la visite d'élus, de journalistes et de personnalités, elle peste par avance : « Qu'on me laisse tranquille, j'ai du travail ! » Jusqu'à l'arrivée des visiteurs, elle fait des recherches, mais dès qu'ils ont franchi le seuil, elle leur adresse le plus

enjoué des sourires et se montre une hôtesse délicieuse. Elle lance aux conseillers municipaux silencieux : « Eh bien ! messieurs, j'espère que vous êtes un peu plus bavards lors de vos réunions ou bien, que faites-vous ? Vous dansez ? » L'entrevue terminée, Marie-Madeleine, après les avoir raccompagnés, retrouve Alexandra penchée sur des documents, sa loupe à la main, maugréant contre tous ces gens qui l'avaient dérangée.

Les dernières années de sa vie, elle se déplace difficilement avec une paire de cannes, ce qui lui fait dire : « Je marche sur mes bras ». Elle ne vit alors que dans deux pièces, sa chambre qu'elle appelle son trou et son cabinet de travail avec deux bureaux, le sien et celui, plus petit, de Marie-Madeleine. À côté du fauteuil où elle passe la plupart de ses nuits (elle n'a pratiquement plus couché dans un lit depuis son enfance), on trouve une table de chevet d'un gris délavé, sur laquelle sont posés un pot et une tasse, une loupe, une règle de bois, des crayons et un petit agenda où elle note le courrier à écrire et celui déjà rédigé, ainsi que ses pensées les plus secrètes, celles qu'elle ne confie plus à personne depuis la mort de Philippe. À côté d'une armoire peinte en rose, un divan ne sert qu'à y disposer, chaque soir, des livres, des manuscrits et des feuilles blanches sur lesquelles, dans la nuit, elle note quelques idées à développer plus tard. On y trouve également diverses sonnettes pour appeler Tortue et celle qu'elle agitait pour mander Yongden que, certes, elle n'utilise plus, mais qu'il lui faut près d'elle.

Son souci de l'exactitude la pousse constamment à consulter des livres qu'elle réclame à Tortue, qui est, encore aujourd'hui, admirative de sa phénoménale mémoire. Quand elle demandait un ouvrage, elle précisait : « Il est assez plat, recouvert d'une lustrine bleu lavande, un peu fanée par le temps », ou encore, « Il est épais, avec une couverture cartonnée noire. Tu le trouveras dans la bibliothèque de gauche, sur le 3^e rayon, vers le milieu ». Parfois, elle lançait : « Nous allons faire des recherches. Je sais tout ça, mais quand on fait des citations, elles doivent être précises ». Aussi demandait-elle la Prajñāpāramitā, le Bhagavad-Gīta, le Daodejing, autant de livres aux titres compliqués dont Tortue a bien du mal à retenir le nom, ce qui irrite Alexandra. L'âge et les problèmes de rhumatisme n'y font rien, l'aventure reste, pour elle, « l'unique raison d'être de la vie ». Alors qu'elle vient de dépasser le siècle, elle demande le renouvellement de son passeport. Elle souhaite aller à Moscou avec Tortue puis traverser la Sibérie, franchir le détroit de Béring et visiter l'Amérique qu'elle ne connaît pas. Mais, elle emporte ce dernier rêve avec elle, le 8 septembre 1969. Alexandra s'est éteinte, mais l'esprit de Lampe de la sagesse continuera de briller dans ses œuvres qui demeurent des références. Le 28 février 2007, Tortue disperse ses cendres et celles de Yongden dans le Gange.

À l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance et du 50^e de sa disparition, sa maison, Samten-Dzong (maintenant traduit en Résidence de réflexion et classé monument historique), a été totalement restaurée ; 14 salles sont ouvertes à la visite, notamment son cabinet de travail, restitué dans son jus. Les 930 objets et 4 200 ouvrages exposés rendent compte de la diversité, de la modernité et de l'originalité de son œuvre.

(maison.adn@dignelesbains.fr ;
www.alexandra-david-neel.fr)

Francis Gouge ■

Tous nos remerciements à l'Agence de développement des Alpes-de-Haute-Provence

Marie-Madeleine
Peyronnet, en 2019
(Photo : Georgette
Gouge)